

Entretien avec Fernand Pouillon

Hélène Roy

Volume 22, numéro 88, automne 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, H. (1977). Entretien avec Fernand Pouillon. *Vie des arts*, 22(88), 54–59.

Il y a deux ans, Hélène Roy, de la Société Radio-Canada, eut le privilège de rencontrer, en Algérie, Fernand Pouillon dont elle admirait les réalisations architecturales. Hélène Roy a lu par la suite *Mémoires d'un jeune architecte* où Pouillon fait le récit de son existence mouvementée. De plus, elle a séjourné dans les hôtels et dans les magnifiques centres touristiques qu'il a construits, dont l'architecture s'intègre si bien au paysage et où il fait bon vivre.

C'est dans sa villa sur les hauteurs d'Alger que Fernand Pouillon a eu l'amabilité de la recevoir et de lui accorder l'entretien qui suit.

entretien avec FERNAND POUILLON

Hélène Roy

Hélène Roy — Selon vous, de quoi doit-on tenir compte quand on bâtit, dans une ville ordinairement, de grands ensembles d'habitation.

Fernand Pouillon — On doit tenir compte du bonheur des futurs habitants, et ce bonheur ne peut se créer que dans un climat. Il y a évidemment les malheurs personnels des hommes auxquels on ne peut rien — ce sont les malheurs de l'âme, les malheurs du corps — mais, pour les malheurs de l'ambiance, du milieu, le maître de l'ouvrage peut faire quelque chose et devrait être capable de savoir s'il va rendre les gens heureux ou malheureux. Moi, je le sais quand je rends les gens heureux, un bonheur que je crée de toutes pièces, c'est-à-dire que j'envisage et que je me crée pour moi. Je me le crée pour le bonheur de vivre dans chacun de ces logements, de ces espaces, et à travers les visions qu'en auront les gens.

H.R. — Comment se fait-il que les villes soient si peu humaines?

F.P. — Je disais tout récemment que c'est parce que les gens qui construisent des villes font une affaire. Auparavant, la conception d'une ville c'était l'humanité qui la créait, une sorte de sentiment religieux, de sentiment symbolique. Il y a eu beaucoup de symboles dans la ville. Il y avait la propriété du sol qui se faisait au fur et à mesure, la qualité des gens, l'éducation. Je parle d'une éducation très sommaire: je parle du 12^e, du 14^e, du 16^e siècles; je ne parle pas des villes organisées du 18^e siècle. Tandis que maintenant, quand on crée une ville, on fait une monstrueuse affaire: une affaire politique et une affaire d'argent.

H.R. — Quel serait, pour vous, le lieu d'habitation idéal?

F.P. — Cela peut dépendre de choses très banales ou très monumentales ou d'un ensemble qui soit à la fois monumental et banal. Pendant très longtemps, je me suis occupé, tout le monde le sait, d'Aix-en-Provence.

C'est une ville délicieuse à habiter — pas les nouveaux quartiers, bien entendu, mais les anciens. J'ai connu des villes italiennes de la Renaissance. J'ai connu même de pauvres quartiers de Paris, comme Belleville, par exemple; mais Belleville possède une poésie dans la partie du 19^e arrondissement, une poésie qui est encore immense. J'habiterais une ville, en somme, qui a encore une âme.

H.R. — Justement, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux laisser aux habitants le soin de choisir eux-même ce dont ils ont besoin, quitte à avoir un architecte comme animateur, puisque nos anciennes villes, comme vous dites, ont été créées de cette façon et qu'elles étaient très humaines, bâties à l'échelle de l'homme?

F.P. — Oui, mais il faut, surtout, supprimer l'architecte. A sa place, il faudrait mettre un homme sensible à la volonté des hommes d'ériger leurs maisons et leurs immeubles. Dernièrement, j'étais à Tlemcen où toute une ville à flanc de côtes a été bâtie par les habitants, sans égouts, sans eau, sans électricité. C'est ce qu'il y a de mieux dans la ville. C'est peut-être une des meilleures réalisations de ces vingt dernières années en Algérie.

H.R. — Parce que cette ville répond à des besoins réels?

F.P. — Elle répond aux désirs des habitants, de ces habitants individuels qui ont apporté leurs matériaux sur leur dos et ont fait leurs maisons comme à Rio, au Brésil.

H.R. — L'architecte joue un rôle social très important. Comment le concevez-vous?

F.P. — Social, économique et humain. Faire de l'architecture, c'est aussi développer l'humanité des hommes. C'est, en somme, une étude. Le geste de bâtir doit correspondre à une éducation. C'est-à-dire que je m'insurge contre les gens qui ont mal bâti parce que leur éducation est mauvaise. Je prétends que, dans une bonne ville, il en existe encore des centaines. Je viens

POUILLON (Fernand)

Né en 1912, héritier d'une double ascendance flamande et provençale, Fernand Pouillon, après des études à Paris et à Marseille, commença sa carrière en édifiant le stade d'Aix-en-Provence et l'aérogare de Marseille-Marignane. Dans les années cinquante, son œuvre devait se poursuivre principalement dans le domaine de l'habitat collectif: ensembles à Pantin, Montrouge, Meudon-la-Forêt et, surtout, à Alger (Cités Diar-el-Mahçoul et Diar-el-Saada).

Aujourd'hui, le bâtisseur vit sa plus grande aventure. Plus de quarante ensembles sortent de terre en dix-huit cents jours sur un très vaste territoire. Simultanément, il met au point le procédé de construction le plus révolutionnaire du monde. L'esthétique de certaines de ses réalisations, non dépourvues de réminiscences néo-classiques, est mise en relief par le contexte méditerranéen auquel cette architecture s'adapte parfaitement.



de Damas, par exemple, et Damas est encore une bonne ville. On est en train d'en faire une vilaine à côté, mais Damas, le vieux Damas, est réellement fantastique. Il existe là une éducation de la foule, de la masse; on sent que ces gens vivent avec leur ville, font corps avec elle malgré tous ses défauts, la saleté, les ennuis, les égouts qui fonctionnent mal, peut-être oui, mais on sent qu'ils y sont heureux; tandis que, dans les nouveaux quartiers, ils ont l'air ahuris.

H.R. — Tous les détails dont vous parlez ne sont donc pas primordiaux pour la vie d'une ville?

F.P. — Non, le confort, ce n'est pas vraiment bien utile. Le confort de l'âme est beaucoup plus important que celui de la salle de bain ou du chauffage central. Est-ce que vous croyez à la télévision comme confort? Moi, je n'y crois pas. Je ne crois pas que ce soit un très grand confort. Est-ce que vous croyez à la radio? Est-ce que vous croyez même au gramophone de mon enfance? Je pense que les chants du peuple sont plus importants que le gramophone que l'on traîne avec soi dans ses bagages. Je pense que l'orchestre, pour laquelle on fait des kilomètres pour aller l'entendre, ou la troupe de théâtre que l'on va voir ou même le cirque importent plus à l'homme parce qu'ils laissent des souvenirs beaucoup plus profonds. Ce sont des souvenirs de gestes réels que vous avez vus, de chants réels. Cela est perdu.

H.R. — Où situez-vous l'architecte dans la société d'architectes d'aujourd'hui?

F.P. — Bien, je le situe mal parce que, personnellement je ne sais pas m'en servir; peut-être les autres le sauraient-ils? Mais je pourrais peut-être l'utiliser si j'étais client, si j'étais maître de l'ouvrage.

H.R. — Il exécuterait vos idées?

F.P. — Il exécuterait le goût que j'aurais; il tiendrait compte de mes méthodes de vie, de mes couleurs préférées; il ferait son métier comme au temps de la bonne architecture. Alors, les architectes n'avaient pas le pouvoir de décision.

H.R. — C'est le contraire maintenant. Vous possédez le pouvoir de décision.

F.P. — Eh oui! parce que personne ne peut l'avoir, parce que les gens ne sont pas assez cultivés. Les élites manquent de culture. Alors, elles n'ont plus le pouvoir de décision. On dira carrément: «Moi, je n'ai pas de goût, alors je me suis adressé à un décorateur». Et le décorateur leur vend le meuble qui se produit dans le monde entier, le Knoll, le Club International ou des trucs comme cela, parce que lui non plus ne connaît pas autre chose; il n'est pas un ébéniste du 18^e siècle. Le décorateur est devenu un marchand de matériaux et de tissus.

H.R. — Comment procéderiez-vous si vous aviez une ville à bâtir?

F.P. — Si je devais faire une ville de 200,000 habitants et que j'en sois le maître, le roi, le prince ou le commissaire, eh bien! j'embaucherais beaucoup de monde, le plus possible. Je les ferais travailler, chacun dans son coin, sur des programmes réduits et non sur des ensembles, et, moi, j'essaierais d'opérer la cohésion. Toutefois, je respecterais les éléments essentiels que sont les égouts, la distribution de l'électricité et du téléphone, les grands principes circulatoires de la ville, en éliminant la voiture le plus possible, mais sans tout de même l'écartier. On n'a pas rejeté le fiacre et je ne vois pas pourquoi on refuserait la voiture, puisqu'il y a des hommes dans une voiture. Il ne faut pas tout donner à l'homme, ni non plus à la

voiture. Il faut laisser à chacun sa part. Celui qui va très vite mérite moins que celui qui se promène, mais on peut quelquefois se promener en voiture, jouir des visions très rapides. Vous connaissez bien Paris? Vous connaissez la voie magnifique sur les quais de la Seine, ce qu'on appelle la voie express qui longe la Conciergerie, qui passe au pied de Notre-Dame, de l'Hôtel de ville. Chaque fois que j'y passe en taxi, je passe cinq minutes enthousiasmantes. Je suis là à regarder et, chaque fois, je dis au chauffeur: «C'est beau, hein?» Il me répond: «Ah! chaque fois que je fais ce trajet, monsieur, je suis content parce que ça me fait plaisir de voir ça.» Cette voie express existait auparavant sous forme de quais. Il y avait des clochards, toutes sortes de gens, c'était assez poétique. Mais les promeneurs restaient en haut, près des marchands de livres. Il n'y en avait pas en bas; donc, le fait qu'on ait donné ce quai aux automobilistes, c'est une bonne chose parce que tout ce qui fait vibrer l'homme, tout ce qui donne un peu de bonheur, un peu de souffle, il faut tout de même le respecter, le chercher.

H.R. — Comment voyez-vous l'architecte dans le futur?

F.P. — Je ne le situe pas très bien. Je pense qu'il faut changer certaines choses. Pendant très longtemps, j'ai cru qu'il fallait charger l'ingénieur de construire, étant donné que l'ingénieur est un homme de structure et qu'on reviendrait à une architecture de structure, comme l'était celle du Moyen âge avec les cathédrales, celle de la Renaissance avec les formes de l'architecture renaissante ou même celle des grands siècles avec les impératifs de vitrure, de colonnes, etc., ou, au 19^e siècle, celle de Baltard et des structuralistes. Alors, j'ai pensé que c'était l'ingénieur qui devait assurer la relève de cet être hybride, qui est une espèce d'artiste, qui a ou n'a pas d'expérience, qui est ou n'est pas praticien, qui fait de drôles d'études. De mon temps, c'était les ratés qui prenaient l'architecture. Je pensais tout à l'heure à l'ingénieur, mais l'ingénieur est trop modeste. L'ingénieur, un homme de structure, est trop modeste. Il ne veut pas devenir un artiste; enfin, ce qui lui manquerait, c'est l'élément supplémentaire: l'art — ce mot me dégoûte parce que tout le monde s'en sert pour faire des choses laides. L'ingénieur ne veut pas devenir un homme assez cultivé pour ajouter à son art de bâtisseur, un art sensible. Il a peur et est alors souvent hanté par l'espèce de supériorité de l'architecte, qui a l'air de le dominer, qui, depuis longtemps, l'a toujours commandé et qui, enfin, l'a souvent fait travailler, parce que les architectes font travailler les bureaux d'études et les entrepreneurs, et c'est surtout là qu'il y a des ingénieurs. C'est pourquoi on ne peut plus compter sur l'ingénieur. Alors, sur qui compter? Sur les architectes? Non, je ne crois pas.

H.R. — Mais est-ce que la construction des villes ne relève pas de l'urbanisme plutôt que de l'architecture?

F.P. — L'urbanisme, c'est l'installation de l'architecture, et je nie l'urbanisme. On ne peut pas faire des pâtés sous forme de tache d'encre sur un papier et ensuite charger un autre de mettre le sable dessus. Il faut que ce soit le même qui le fasse... L'urbanisme est une discipline fautive, une discipline qui n'a jamais rien produit. Les grandes opérations d'urbanisme ont toujours été réalisées par les services des ponts et chaussées, qui font des routes, des ponts, des noeuds routiers, ce qu'on appelle des circulatoires. Du temps



de Napoléon Ier, ils faisaient des routes. Du temps des Romains, ils faisaient des voies, et c'était des gens qu'on pouvait appeler des urbanistes. Ensuite, on a cru qu'on pouvait installer une ville en établissant des circulatoires, des stationnements, des espaces verts, etc., puis, faisant venir l'architecte, lui dire: «Tu as un petit pâté de 30 sur 30, et tu vas faire dessus ton petit pâté d'immeubles qui devra avoir 40 mètres de hauteur.» Ceci n'est pas pensable. Tout cela appartient, non pas à des urbanistes spécialisés ni à des architectes, mais aux hommes. Il faut toujours en revenir aux hommes. Si les hommes bâtissent, ils s'en sortiront. S'ils ne veulent pas bâtir, ils ne s'en sortiront jamais. Il faut que l'homme reprenne le chemin de l'écolier, c'est-à-dire celui qui l'a forcé à bâtir sa maison.

H.R. – Mais est-ce qu'il n'y a pas un certain désintéressement de la part des hommes?

F.P. – Il y a naturellement un désintéressement pour la culture. Les gens ne sont plus cultivés. Ils sont spécialisés. Ce qui tue la culture, c'est la spécialisation. Je crois qu'il y a beaucoup d'hommes qui sont déjà en voie de devenir des moribonds, qui ne s'en aperçoivent pas, qui subissent leur milieu, leur environnement architectural, et sont déjà devenus des hommes spéciaux.

H.R. – Qu'est-ce que vous entendez par hommes spéciaux?

F.P. – Des hommes indifférents, indifférents à certaines valeurs. Il se crée une nouvelle humanité dans ces nouveaux et immenses coronas qu'on a fabriqués pour eux. C'est une nouvelle civilisation, une civilisation indifférente qui dira: «Bien, on n'est pas plus mal ici qu'ailleurs.»

H.R. – Avec les moyens de communication actuels, on s'aperçoit qu'il y a une tendance vers une architecture internationale. Qu'est-ce que vous en pensez?

F.P. – Il y a plus qu'une tendance.

H.R. – C'est une architecture?

F.P. – C'est l'architecture des revues. D'ailleurs, les architectes ont l'habitude de faire leur architecture avec des revues. Ils ouvrent la revue, et c'est le dernier numéro paru qui crée la mode. Il y a quelques architectes inventeurs; les autres sont des copistes, des adaptateurs, plutôt. Ils adaptent un bout de l'un et de l'autre, et c'est ce qui fait l'architecture contemporaine internationale.

H.R. – C'est un phénomène.

F.P. – C'est le phénomène de la diffusion par la photographie.

H.R. – Et naturellement, pour vous, ce n'est pas une bonne chose.

F.P. – Non, je réprovoe cela. J'interdis même dans mon agence qu'on place une revue sur une table, à moins qu'elle ne soit absolument technique et indique comment poser des glaces ou des fers, du béton,...

H.R. – Pourquoi refusez-vous catégoriquement cette architecture internationale?

F.P. – Parce que je pense que nous pouvons encore trouver en nous-mêmes les ressources nécessaires. Je crois encore à cela. J'ajouterai une chose, c'est que je préfère trouver ces ressources dans les exemples que je vois autour de moi et qui ne sont pas photographiés à un usage. Il y a peut-être de très bonnes choses dans les revues, mais je préfère les voir. Si je les ai vues et qu'elles sont entrées en moi, même sans que je m'en rende compte, même si je les ai subies et si je ne m'en souviens plus, que je les emploie six mois ou un an plus tard, qu'elles ont existé dans ma



vision, je préfère les voir comme cela de mes yeux. Puis, il y a des objets, des formes qui n'ont rien à voir avec l'architecture, un coquillage, un arbre mort ou un dessin sur une mousse, sur un rocher; je trouve que cela apporte aussi beaucoup à l'architecture. Il n'y a pas que la copie d'inspiration architecturale. Je pense à un pays comme celui-ci. Eh bien! J'y ai fait, j'y ai installé du dépaysement. J'ai installé du décor. J'ai fait, pendant sept ans, du décor, du dépaysement pour mettre en valeur l'accueil algérien aux touristes internationaux et nationaux. Je n'ai pas trouvé mon inspiration dans les livres ni même dans des exemples d'architecture arabe, comme on le croit; je l'ai trouvée très souvent dans la nature, dans le paysage algérien.

H.R. – Ne croyez-vous pas qu'il y ait une architecture qui corresponde à peu près à chaque pays, selon sa géographie?

F.P. – J'irais plus loin. Il y a une architecture qui correspond à chaque homme, à chaque âme, à chaque matériau, à chaque influence. Il faut que l'homme se diversifie. Il faut qu'il soit personnel. Je me suis inspiré aussi de l'architecture manuelle de toute la Méditerranée, c'est-à-dire de l'architecture que l'on fait avec ses mains; on voit presque les doigts, les formes, les maisons que l'on caresse, que l'on fait soi-même en les bâtissant avec une planche, une batte, en lissant les enduits avec les mains et en les peignant ensuite à la chaux pendant des siècles; c'est ce qui fait le côté crème fouettée de l'architecture de tout l'Orient, de tout le Proche-Orient.

H.R. – Que pensez-vous des équipes multidisciplinaires pour construire des villes?

F.P. – Je ne dirais pas qu'une équipe pluridisciplinaire ne peut rien faire. Quand on se partage l'avant petit morceau et qu'on le met dans une machine à viande, qui est un ordinateur, je ne sais pas trop ce que l'art vient faire là-dedans. C'est ainsi que procèdent les Russes, mais je ne crois pas qu'ils aient très bien réussi. On ne peut donc pas dire que ce soit la faute du capitalisme. Un architecte français prétend que c'est le capitalisme et les banques qui font la mauvaise architecture. Ce n'est pas vrai, puisqu'on trouve dans les pays socialistes, une architecture aussi insolite et aussi désagréable. Le péché est mondial et dépend plus de la technocratie que des idéologies politiques ou religieuses.

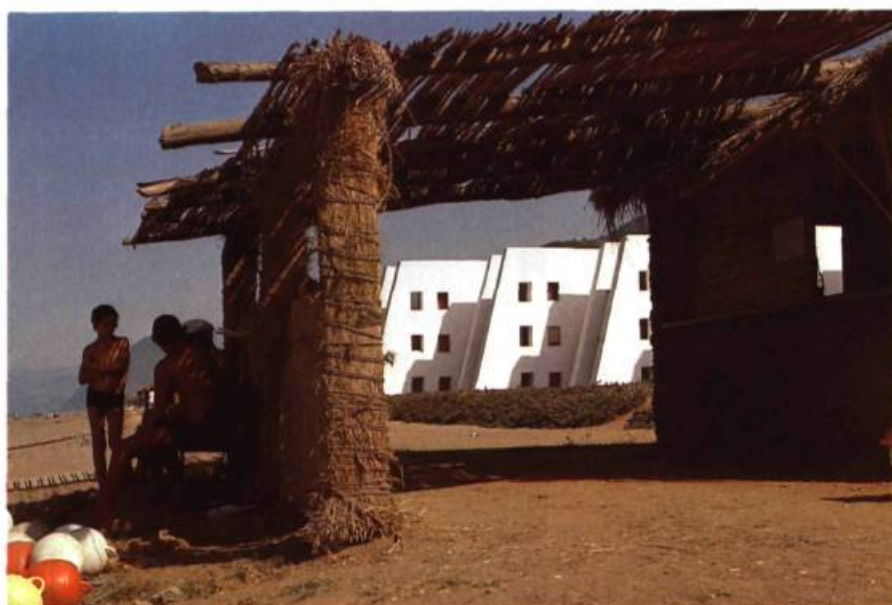
H.R. – Vous êtes un solitaire, je pense.

F.P. – Oui! J'ai vécu seul avec quelques amis toute ma vie. Je vis surtout avec mes collaborateurs, que j'aime beaucoup. J'ai eu pour eux beaucoup de tendresse. C'est moi qui les élève. Je les prends à 16, à 17, à 15 ans quelquefois, et je leur apprend le métier, un métier ingrat, difficile. Maintenant, j'ai de vieux collaborateurs qui ont 45, 50 ans, qui se rappellent encore le temps où ils étaient avec moi et ce qu'ils ont appris avec moi. Cela me fait plaisir.

H.R. – Comment travaillez-vous?

F.P. – L'organisation de mon travail? Je l'ai décrite dans un livre qui s'intitule *Les Pierres sauvages*. C'est-à-dire que je me suis mis dans la peau d'un maître d'œuvre du 12^e siècle et, à travers l'œuvre, j'ai, à ma manière, trouvé le phénomène d'invention. Quand j'ai un programme et un terrain, je procède par réflexion. Il faut un programme et un terrain. Ce terrain me donne le climat, me fournit tout ce que l'on définit maintenant d'une façon très savante mais que l'on ressent quand on n'est pas savant. J'en trouve les avantages. Je sens la qualité de l'air. Je sens l'humidi-





té, le vent, l'endroit où tourne le soleil. Quand on parle de climatologie, cela me fait un peu sourire parce que la climatologie c'est tellement élémentaire. Les paysans savent très bien faire cela et mettent toujours la maison au bon endroit; pourtant, ils n'ont pas de lettres. Donc, quand j'ai un terrain et un programme, eh bien! j'essaie de marcher, de m'éloigner, de revenir, de tourner autour en imagination parce que je n'ai plus besoin de les voir. J'y retourne une fois, deux fois, je me promène pendant des semaines, des nuits. La nuit, quand je me réveille, j'ai une insomnie et, tel sujet me vient; peu à peu, j'arrive à me faire une idée d'une forme. Cette forme vient comme ça, et je ne commence à dessiner que lorsque c'est pratiquement fini. Je ne dessine pas avant. Je trouve que ce serait inutile. Je préfère avoir vingt projets à la fois dans la tête et que cela me fatigue; j'aime vivre ces projets. Voyez-vous, je travaille en voiture, je travaille en avion. C'est exaltant d'être en avion parce qu'on manque un peu d'air et que cela donne des idées que l'on n'a pas au ras du sol, qu'on n'a pas dans un climat humide. Et ensuite, il y a la nuit et aussi la voiture, l'impression, le bruit, une espèce de tressautement. En fermant les yeux à demi, on peut pénétrer dans un sujet et puis marcher dedans. Je ne suis pas du tout étonné par ce que je fais, et je sais que ce sera toujours comme cela. J'ai marché longtemps; je sais marcher; je suis un de ceux qui savent marcher. Je suis obligé de le dire parce que c'est vrai. Vous pouvez marcher dans tout ce que j'ai fait. Vous verrez que l'on a marché préalablement. On s'est promené, on s'est arrêté, on a réfléchi; le côté pensif dans toutes ces choses. *Ce ne sont peut-être pas des chefs-d'œuvre; je ne suis pas peut-être un grand architecte. On me dit quelquefois, que j'ai du génie: cela me gêne; le mot maître m'embête. Je suis un praticien. J'aime marcher.*

H.R. – A quoi avez-vous pensé, par exemple, quand on vous a confié la tâche de bâtir des hôtels dans les oasis?

F.P. – Quand on m'a commandé un caravansérail dans le sud, on m'avait demandé, pour gagner du temps, une chose très difficile à faire: huit caravansérails, huit hôtels semblables. On m'avait accordé un délai très court. Je me suis donné beaucoup de mal pour les faire tous différents. Et, j'ai expliqué cela à mes amis du bureau en leur disant: «Voilà, moi, j'imagine que l'on a une fiancée, une amie, une femme qu'on aime, qu'on l'amène faire une tournée dans le sud et que l'on rêve à l'avance aux hôtels qu'on veut lui faire découvrir.

H.R. – Très romantique!

F.P. – S'il n'y avait plus de romantisme, on serait fichu.

H.R. – Avez-vous fréquenté une école d'architecture?

F.P. – Non! Je n'ai jamais connu un professeur de ma vie. J'ai travaillé avec des hommes comme Beaudoin, qui est un admirable architecte sur le plan de la composition, de l'aménagement des paysages, des jardins, etc., et, puis, j'ai été associé à Perret pour certaines opérations, les hangars de Bobigny, par exemple. Je l'admirais beaucoup. Si l'on me cherche une filiation, ce sera celle de Beaudoin et de Perret.

H.R. – Vous considérez-vous comme un autodidacte?

F.P. – Hors mon travail avec ces deux architectes, oui! Je pense que tous les hommes doivent être des autodidactes. Ceux qui ont appris dans les livres, vous savez...